

# Préface

Margreet Zwarteveen

L'invitation qui m'a été faite de rédiger la préface de ce livre est singulière. Après tout, j'aurais tout aussi bien pu être réprimandée (ou, pire, exclue de la merveilleuse communauté d'auteurs et d'éditeurs de ce livre) pour n'avoir pas tenu ma promesse d'écrire l'un de ses chapitres. Je pense que le fait que les rédacteurs aient trouvé un moyen courtois de me garder à bord et de maintenir mon intérêt éveillé témoigne de l'esprit général de gentillesse, de générosité et d'hospitalité qui caractérise le projet du livre. Je leur en suis reconnaissante car ce livre est formidable. Ce fut un réel plaisir de lire les différents chapitres, de participer aux réflexions sur les collaborations interdisciplinaires dans et autour de l'eau, et d'en tirer des enseignements.

Ce livre est un recueil de récits sur des expériences d'interdisciplinarité, expériences documentées par de nombreux détails empiriques. Les différents chapitres décrivent des itinéraires de découverte mouvementés, et le livre dans son ensemble s'apparente à un guide de voyage coloré : il incite le lecteur à accompagner les auteurs, à quitter le confort de son domicile disciplinaire pour voyager vers des territoires inconnus. Les chapitres décrivent des aventures parfois douloureuses ou frustrantes, jamais neutres, mais qui en valent toujours la peine. C'est peut-être la valeur la plus importante de ce recueil de récits : il présente l'interdisciplinarité comme quelque chose de joyeux, d'amusant et d'intrinsèquement agréable – comme une source d'inspiration, d'enrichissement, et même d'exaltation ou d'ivresse. Les histoires présentées dans le livre montrent que l'interdisciplinarité titille les curiosités, stimule le cerveau et (ré)éveille les désirs d'apprendre. L'interdisciplinarité est aussi, comme le démontrent plusieurs chapitres du livre, un merveilleux moyen de rencontrer de nouvelles personnes, de renforcer des amitiés anciennes ou d'en forger de nouvelles. Elle peut même devenir une véritable addiction !

Contrairement à de nombreux autres écrits sur l'interdisciplinarité, le livre ne part pas d'une définition de ce qu'est ou devrait être l'interdisciplinarité. Il ne tente pas non plus de classer (et de hiérarchiser) les différentes interdisciplinarités, ni de fournir des conseils sur la meilleure façon de procéder. Le projet de ce livre est plutôt de documenter et de tirer des enseignements de la manière dont l'interdisciplinarité est mise en pratique, en l'abordant comme un mode ou un style de recherche sur l'eau, ou, plus vraisemblablement, comme un éventail de modes et de styles, chacun émergeant des méandres de l'expérimentation et de l'improvisation. Les histoires rassemblées dans ce livre sont celles d'hésitations, de complexifications, d'incessants besoins de préciser, ce qui génère de multiples versions possibles de l'interdisciplinarité. Comme le montre le livre, ne pas définir l'interdisciplinarité est un bon moyen de rester curieux et de continuer à apprendre à son sujet, en préservant la possibilité que l'interdisciplinarité soit autre chose ou quelque chose de plus que ce à quoi l'on s'attendait au départ. En lisant cet ouvrage, je me suis rendu compte que le fait de ne pas définir l'interdisciplinarité est également un très bon moyen de le

faire d'une manière non insultante et même civilisée (Stengers, 2018 : 101), tout en aidant à résister à la tentation de traduire l'interdisciplinarité en un autre ensemble de mesures visant à évaluer les performances académiques. En ne partant pas d'une définition pour en éliminer ou en juger d'autres, le livre évite les discussions sur la question de savoir qui fait le mieux de l'interdisciplinarité, et reste à l'écart des efforts visant à distinguer les formes « vraies » ou « réelles » des formes « fausses » ou « superficielles » de l'interdisciplinarité.

La lecture du livre m'a rappelé les bons souvenirs d'un atelier que les éditeurs ont organisé avec tous les auteurs. Cet atelier a été l'occasion de discuter des premières ébauches des chapitres et une première tentative pour distiller des leçons sur ce qu'implique l'interdisciplinarité dans des territoires de l'eau. L'atmosphère générale de l'atelier était empreinte d'un véritable respect mutuel et d'un intérêt profond pour le partage des idées et du travail de chacun, ce qui impliquait inévitablement d'apprendre à se connaître en tant que personnes. En parcourant les chapitres du livre, j'ai réalisé à quel point ce respect s'est également infiltré dans le livre et l'a marqué. En effet, le livre montre que le respect est peut-être l'ingrédient le plus important d'une interdisciplinarité joyeuse (et donc réussie !).

Avec le souvenir de cet atelier en tête, j'ai lu le livre comme une proposition d'aborder l'interdisciplinarité comme un processus de mise en relation située et incarnée (Stengers, 2018 : 101), une création de liens et de « devenir avec », « dans lequel le *qui* et le *quoi* sont précisément essentiels » (Haraway, 2008 : 19). La plupart des chapitres fournissent des témoignages merveilleusement détaillés sur la manière dont les chercheurs ayant une formation en sciences naturelles ou en ingénierie apprennent à collaborer avec des chercheurs ayant une formation en sciences sociales (ou *vice versa*). Ce faisant, ils tissent de nouveaux liens et cultivent de nouveaux attachements les uns envers les autres, mais aussi vis-à-vis d'objets de recherche familiers (puits, aquifères, rivières, systèmes d'irrigation au goutte-à-goutte) ou de méthodes (télétection, ethnographie), qui deviennent souvent moins familiers de ce fait. L'interdisciplinarité en partage fait la beauté de ce livre et lui donne toute sa dimension « ancrée ». Plutôt que de s'interroger sur les fondements de l'interdisciplinarité ou de la science elle-même, le livre pose des questions sur ce qu'il faut faire pour créer et maintenir des relations, tant avec des chercheurs d'autres disciplines qu'avec ceux – humains et plus qu'humains – qui appartiennent au « terrain ». De nombreux chapitres du livre montrent que, pour répondre à ces questions, il faut repenser les termes et les logiques habituellement employés pour comprendre l'eau ou pour faire de la recherche. La mise en relation entre disciplines ne consiste pas à généraliser, mais d'abord et avant tout à traiter les différences avec respect. L'interdisciplinarité s'appuie alors sur la capacité d'être affecté ou touché par l'autre. Comment apprendre et cultiver cette capacité, et comment la reproduire ? Cette mise en relation rappelle, du moins c'est ce que suggère le livre, ce que Donna Haraway (2008) appelle la « salutation polie », qui implique de « tenir compte d'autrui, de lui répondre, de regarder en arrière réciproquement, de le remarquer, de lui prêter attention, d'avoir une attitude courtoise à son égard, de l'estimer ». La relation s'accompagne de sentiments, de passions et d'émotions, qu'il s'agisse d'enthousiasme, d'attrance, de joie ou de frustration, de honte ou de peur, qui ne sont généralement pas mis en avant lorsqu'il s'agit d'expliquer ce qu'est la recherche. Presque tous les chapitres mettent également l'accent sur la nature collaborative et collective de l'élaboration des connaissances scientifiques. Ainsi, ce livre ne se contente pas de rassembler des histoires délicieusement riches sur la pratique de l'interdisciplinarité, il génère également de l'inspiration pour

remettre en question et aider à contourner les représentations de la science qui la considèrent comme une compétition pour la reconnaissance de l'excellence.

Comme le soulignent presque tous les chapitres du livre, il faut du temps et de la patience pour nouer des relations et établir de nouveaux liens qui ont du sens, du temps pour apprendre à faire confiance à ses compagnons de voyage, pour se sentir suffisamment en sécurité les uns avec les autres pour ne plus craindre de perdre sa légitimité ou avoir honte de ne pas en savoir (assez). Le temps, aussi, d'errer, de s'éloigner ou de se perdre – en acceptant non seulement que la voie vers la destination finale doive être trouvée pendant le voyage, mais aussi que la destination elle-même puisse changer en cours de route. Plutôt que de promettre des fins heureuses, les chapitres du livre révèlent ce qu'il faut faire pour interagir de manière significative dans et autour de l'eau. Tout en réfléchissant à cela, plusieurs chapitres du livre soulignent le fait que la mise en relation (et donc l'interdisciplinarité) est difficile à prendre en compte et à mesurer selon les critères habituels des projets de recherche, ceux qui exigent une relation quantifiable entre le temps, les fonds investis et les résultats obtenus. Les auteurs de ces chapitres suggèrent que l'interdisciplinarité est donc plus susceptible de se produire et de s'épanouir en dehors des contextes usuels des projets – lorsqu'il y a moins de pression pour atteindre des objectifs prédéfinis avec un budget délimité et dans les temps impartis. Une évaluation et une pression constantes font en effet courir le risque que la joie qui caractérise, entre autres, la mise en relation entre chercheurs ne soit pas au rendez-vous, tuant ainsi l'interdisciplinarité (Stengers, 2018 : 30). À cet égard, il est révélateur que le livre ait émergé dans un contexte de recherche principalement français, un contexte qui semble un peu moins soumis à des formes réductrices de comptabilité, d'évaluation et de commercialisation. S'il est donc peut-être plus facile pour les chercheurs travaillant au sein des universités et des instituts français de négocier l'espace et le temps nécessaires à la mise en relation, le livre fournit également des exemples encourageants de chercheurs qui ont su naviguer de manière créative entre des budgets et des cadres plutôt contraignants pour s'engager dans des réflexions interdisciplinaires.

En attirant l'attention sur le lien entre le temps et la mise en relation, de nombreux chapitres du livre entrent en résonance avec le plaidoyer de Stengers en faveur d'une « *slow science* » (Stengers, 2018) et le renforcent. Selon Stengers, « la vitesse exige et crée une insensibilité à tout ce qui pourrait ralentir les choses : les frictions, les frottements, les hésitations qui nous font sentir que nous ne sommes pas seuls au monde. Ralentir, c'est redevenir capable d'apprendre, de se familiariser à nouveau avec les choses, de retisser les liens d'interdépendance » (Stengers, 2018 : 81). Elle affirme que ralentir la science exige de « devenir civilisé », la civilisation désignant « la capacité des membres d'un collectif particulier à se présenter d'une manière non insultante aux membres d'autres collectifs » (Stengers, 2018 : 100-101). Le livre fournit non seulement de nombreux exemples de ce à quoi la « science civilisée » peut ressembler, mais il montre également qu'elle est possible. Ses différents chapitres offrent en effet des leçons importantes pour s'entendre avec une certaine grâce (Haraway, 2008 : 15), montrant ce dont on a besoin pour rencontrer poliment et généreusement les « autres ».

## BIBLIOGRAPHIE

- Haraway D.J., 2008. *When Species Meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Stengers I., 2018. *Another Science is Possible: A Manifesto for Slow Science*, Cambridge, Polity Press [publié pour la première fois en français, à l'exception du chapitre 4 : Stengers I., 2013. *Une autre science est possible !*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte].